

FRANÇOIS BON

SORTIE D'USINE



Extrait de la publication

Mdouble

SORTIE D'USINE

DU MÊME AUTEUR



Sortie d'usine, *roman*, 1982.
Limite, *roman*, 1985.
Le Crime de Buzon, *roman*, 1986.
Décor ciment, *roman*, 1988.
Calvaire des chiens, *roman*, 1990.
La Folie Rabelais, *essai*, 1990.
Un fait divers, *roman*, 1994.
Parking, 1996.
Impatience, 1998.

SITE DE L'AUTEUR
www.tierslivre.net

FRANÇOIS BON

SORTIE D'USINE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1982/2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

Une gare s'il faut situer, laquelle n'importe il est tôt, sept heures un peu plus, c'est nuit encore. Avant la gare il y a eu un couloir déjà, lui venant du métro, les gens dans le même sens tous ou presque, qui arrivent sur Paris. Lui contre la foule, remontant. Puis couloir un autre, à angle droit l'escalier mécanique, qui marche c'est chance aujourd'hui, le descend à la salle, vaste carré souterrain où les files se croisent une presse, se divisent, des masses, un désordre pourtant quantifié par bouffées, l'ordre d'arrivée des trains.

La pendule, l'heure, regard réflexe, dressé huilé. Ça marche en général à la minute près : six minutes il lui reste d'ici au quai, le temps donc largement pour qu'il prenne son journal, au kiosque là dans le milieu de la salle, s'il n'y a pas trop de queue. Moins de toute façon qu'aux cigarettes, la file qu'il a dû traverser, lui ne fume pas.

Préparer sa monnaie, coup d'œil aux titres, quelle page il va lire appuyé debout sur le quai. Mais souvent c'est par le métro suivant qu'il débarque, une minute de marge alors, seulement, il faut marcher plus vite, quitte à bousculer ceux d'en face, dispersés, ou se doublant à vitesses inégales les traîneurs de son sens.

Quelquefois c'est même vraiment le métro de retard, le train loupé de trois minutes à moins, ce qui, question attente, revient au même, que ce soit celui d'avant les six minutes qui le dépose, puisque dans les deux cas c'est onze.

Onze minutes à perdre, soit le train loupé, soit en avance de six plus cinq onze, mais lui ce serait plutôt les retards qui lui tombent dessus par périodes, sans règles mais régulières, comme par vagues. Des semaines entières il arrive au métro près soit à trente-cinq, soit à quarante et puis ça flanche. Sait alors qu'avant de restabiliser c'est bien quatre cinq jours qu'il faudra, au minimum jusqu'au lundi suivant, un coup en avance puis deux fois le quart d'heure à la bourre la même semaine.

Remarque en principe il se fait pointer. Système à deux, le premier arrivé pointe l'autre, discret charge de revanche. Avec son pote. D'autant qu'à trois retards dans le mois c'est la prime d'assiduité qui saute, quinze sacs dans le lard. Alors s'il a un trou comme ça, les onze minutes à paumer, mieux vaut le prendre à la bonne et se payer un jus que rester compter les trains sur le quai.

Heureux, des pendules il y en a partout. Celle-ci fait de la pub au-dessus du zinc. La cafét dans le souterrain. Pas besoin d'avoir de montre dans ce patelin, la sienne est fichue depuis un bail il ne s'en porte pas plus mal. C'est du serré autour de lui, café crème ou pas, petit noir ils disent ou express un-express-un, plus les demis, sauvignons ou croissants la valse de l'autre côté du rade, les trois gars à cette heure ils ne

chôment pas. Leurs vanes aussi elles ont leurs périodes leurs modes, allez les enfants mangez-bovez-payez ou bien voilà docteur en balançant sous votre nez la tasse, il en tombe toujours un petit peu. Sans échapper au type qui lui louche par-dessus l'épaule pour lire avec lui son canard, ça il n'a jamais pu s'y faire. Détourner la feuille, jouer le renfrogné. Un des trois surtout, parmi les serveurs, qui brasse on n'entend que lui, son accent auvergnat nous les immigrés dit-il, ses lunettes rondes et l'orange cru du zinc les plastiques.

C'est mieux de monter sur le quai avec un peu de sécurité, la minute. Leurs visages identifiés sauf rares, les retours de week-ends par exemple. Mais la semaine ils ne sont pas nombreux ceux qui ici ne sont pas au quotidien de l'heure. La troupe des gamins du C.E.T. à se rouler leur tabac, eux c'est tous les jours qu'on les voit. Cela fait qu'aux vacances scolaires c'est comme si on en profitait aussi, un peu.

Même il sait qui lit quel journal, ça l'amuse de bigler les titres, les scandales du Parisien surtout. Un type ou deux de sa boîte mais c'est convenu ils s'évitent mine de rien, à cette heure on marche au radar. Le quai donc et l'arrivée du train, en général précis. Le premier vrai bruit, un grondement doublé d'aigus, ce crissement d'acier sur acier. À peine cesse-t-il que vient le lâcher des freins, cette décharge d'air comprimé qui se répète ensuite à chaque arrêt juste derrière les oreilles. Viser plutôt le milieu du wagon, ça dépendra du monde cette bousculade toujours, entre eux et malgré cela chaque jour comme un assaut, la

formation d'une grappe rude. Le marchepied si haut, attraper la tige inox un peu grasse. Signal déjà de fermeture des portes, le retardataire qui en fout un bon coup puis excuses mais. Place assise voir vite où se rencogner, sinon l'angle, debout contre la portière, pas le côté quai l'autre. En principe personne ici de sa boîte, il se débrouille à grimper dans un wagon bien vers l'arrière, que ceux ramassés aux arrêts précédents sortent avant lui au portillon. Fixité tacite de leur répartition au wagon près, les bonjours viendront bien assez tôt.

Assis reprendre le journal, l'ouvrir déplier froisser replier, ne s'en sort pas. Déplier encore, regard à côté du vieux. M'emmerde il s'est pas vu cette gueule. Fumeurs qui se croient obligés de fumer, parce que pancarte ou pas ils fument n'importe où à cette heure, puis jamais de contrôle d'ailleurs lui serait le premier à râler, bien assez cher qu'on paye la joie de se taper ça tous les jours. Fumée avec en prime leurs toux. Répétition aussi des groupes, le clan des lycéens, il faut dire L.E.P. maintenant, qui échangent leurs maths. Organisés les jeunes. Répétition des conversations, les quatre là, dans leur commentaire au quotidien de l'Équipe, mais c'est le lundi qu'il faut les voir. D'ailleurs le lundi c'est pas difficile, ça cause ou ça dort, maussades ou comptes rendus des aventures de famille. Ils descendent avant lui les sportifs. Pas des métallos, un genre entrepôt qu'ils doivent gratter. Et les trois avec Libé, un qu'il salue des fois, un instit en imper noir, l'école juste sur le chemin de la boîte, il y a chaque matin la troupe de gamins, il faut descendre

du trottoir pour passer. Et premier arrêt, les arrêts qu'il ne compte même plus.

Ne les compte pas. Noir encore dehors et l'été des gris, du sombre une brume, du brouillard un glauque sauf, juste passé le périph, très propre et très nette au bord de la voie l'usine à ordures, on voit les bennes qui dépotent à la file sous les cheminées.

Puis les immeubles, cités vaguement roses les plus vieilles, de la brique leurs quatre étages et gris béton les plus récentes, pourtant l'air plus vétuste déjà. Aux fenêtres identiques dans la dispersion des carrés jaunes, l'activité des cuisines, ou le damier des linges à pendre. C'était rare qu'il s'en occupe du bord de voie, sauf parfois à s'accrocher au défilement, les lendemains de fête, ces jours vasouilleux comme un faux départ ou d'autres de levée brusque du ras-le-bol, quand alors il n'achetait même plus le journal, les nouvelles au goût soudain de ressassé, de trop fade, ou dont la prolixité même lui était un haut-le-cœur. Cela le tenait quatre jours, cinq, enfin le reste de la semaine mais pas plus, puisque, quand même, ça aide le journal. Oh, pas d'être au courant ou pas, les discussions on s'en tire toujours, et puis la cantine, les on-dit, elle lui arrivait tout de même, l'actualité. Finalement ils n'étaient pas si nombreux, à préférer lire plutôt qu'écouter au lever la radio, ceux-là n'avaient même plus à pousser de bouton, le réveil et c'est parti, les pubs le naturel au galop. Lui n'avait même pas de poste, la télé encore moins non merci, mais son journal... accrocher au jour ce qui en faisait, oui, le jour malgré tout.

Le bord de voie, connu sans qu'il le regarde, sans qu'il puisse en dire la succession organisée des signes. Mais quand il levait le nez rien ne surgissait de l'inconnu, et lui arrivait comme à sa place, sans surprise. Localisé identifié, recelant à coup sûr l'annonce du signe à suivre jusqu'au détail. Ce noir luisant des passerelles, rambardes entremêlées, se décroisant d'entre les lignes électriques. Les arrêts qu'il ne comptait jamais et pourtant ne se trompait pas quand il fallait se lever, qu'il refermait jusqu'au haut l'anorak dans le ralentissement inégal des freinées bruyantes qui le déséquilibraient, se prenait les pieds dans leurs jambes, se faufilait en se tassant pour remonter jusqu'aux portières, essayant dès le début du quai de les entrebâiller, puisqu'il leur arrivait de coincer, qu'il fallait alors s'y mettre à plusieurs.

L'arrêt jamais loupé, cette surprise d'avoir fait sans y penser les gestes, au moment tout juste, malgré le sommeil, le journal. Comme si tout cela s'était avec le temps peu à peu accordé. Il arrivait à la dernière page un peu avant tout juste, sauf un article ou deux, culturel ou international, qu'il se gardait pour le soir.

Sauf une fois deux, mais c'est alors dès le départ d'avoir carrément pris un mauvais train, hâte inattention on se presse, on se croit à la bourre et c'est dans le train précédent qu'on s'est fourré celui qui ne s'arrête pas, ou bien changement mal signalé de quai, c'est deux trois fois qu'ainsi sa gare avait filé, et à toute allure la perspective juste entrevue au lieu de cette même figure devenue l'enfilade lentement remontée dans la patience quotidienne. Et s'était ces fois-là

retrouvé à trente bornes bêtement avant la durée accentuée du retour, chargée du poids de l'inutile fatigue, perdue et plus âcrement ressentie dans les escaliers, puis attendre sans que rien ne se puisse qu'attendre, au bord du quai, debout appuyé. À nouveau se serrer, s'accrocher, se tenir. Les freins les gens, une toux une haleine à supporter. La pression de leurs corps, ce temps à ne rien d'autre qu'à se mobiliser passivement. Ne pas respirer sous son nez les cheveux sales d'un autre, ou ne voir que ce début de calvitie, le détail abrupt d'un maquillage ou d'un furoncle. Et sa gare qu'il repassait en sens inverse puisque c'est de Paris qu'il devait repartir, mais comme idiot à penser que c'est peut-être exactement le même wagon qui.

Leurs visages alors saisis pour la première fois, cependant marqués du même quotidien, aux traits outrepassés pour conjurer cette identité d'eux tous, mais figés dans une même fixité qu'imposait de préserver cette différence dans la répétition des choses. Et pas les mêmes tout à fait pourtant. Peut-être l'heure un poil plus tardive déjà, ce que cela changeait. Des gens de bureau, habillés autrement. On reconnaissait que ces fringues-là ne seraient pas reléguées pour la journée au fond d'un placard. Plus diversifiées, moins de blousons. Et plus de femmes déjà, tout comme les hommes semblaient plus lisses, la peau les mains, ou plus jeunes. Enfin à la demi-heure près lui ne s'y retrouvait plus tout à fait, les journaux eux étaient les mêmes.

Ces deux trois fois la journée en avait été brisée, même si à neuf heures voire avant il était rendu à la

boîte. Arrêt levé descendre bousculer, ils ne se pousseront pas ces cons. Et le portillon, ils y font des travaux pour installer un contrôle automatique. L'escalier, ses graffiti comme éternels. Il n'avait pas, non, souvenance de l'apparition d'aucun de ceux-là, leurs mots difformes en rouge avec des bavures, l'œil chaque fois piégé avec la même vigueur par la faute, une lettre qui manquait dans le mot bougnoul, au-dessus de la porte si lourde à brasser, autrefois vitrée maintenant une planche ça pouvait faire un an deux, aux affiches en couches, tenue pour le suivant merci puis la rue, la rue suivant saison.

Entre nuit et gris mais jour jamais vraiment, l'été même. Parfois, s'il avait attrapé un train d'avance, et ça ne lui arrivait pas si rarement qu'il tombe du lit par hasard, embouteillage ou livraison klaxons, plus moyen de se rendormir autant y aller – ou même, mais c'était au tout début, d'une pleine heure il s'était planté, mal vu les aiguilles, s'était précipité en catastrophe, ne s'était aperçu qu'à la gare de son avance, une heure à liquider maintenant –, ou bien au contraire que le train ait eu son petit retard et le quart d'heure était mort, pas la peine d'arriver à huit heures trois pour commencer d'être payé à quinze, dans les deux cas il pouvait aller peinarde se prendre un jus au troquet d'en face, un zinc encombré une vraie cohue, où ceux qui partaient sur Paris croisaient ceux venus d'autres banlieues. Plus le jukebox : s'il lui arrivait d'y aller plusieurs jours d'affilée c'était à la minute près le même air les tubes, le zinzin branché en défilement automatique plein pot mais ça aide. Il se mar-

rait un peu puisque, chaque fois il s'en faisait la remarque, même s'il n'était pas venu de deux mois il les reconnaissait les habitués, la gueule un peu livide, tous ceux qui attaquaient la journée autrement qu'au petit noir sauf bien arrosé rhum ou calva, ou demis et blancs secs qu'ils se descendaient, la patronne rivée à sa caisse trois cinquante sur dix sauf les yeux qu'elle balançait sur chacun par saccades à croire qu'elle comptait les sucres, et près d'elle une vraie cour, d'ailleurs là-dedans plusieurs de la boîte il les saluait de la main. Tous debout un peu de profil à cause de la place contre le zinc, à peine de quoi poser un coude, le cartable ou la mallette par terre entre les jambes, le visage surtout comme épaissi, une fixité comment dire, puisque lui aussi savait sur son visage les signes pareils, ce n'était pas que l'alcool donc ces plis, bajoues couperosées, ces yeux plus saillants dans un cercle terne, mâché, aux sourcils tendus soulevés inégaux sur le front, les traits rigides ou de certitude affirmée, quelque chose sur la peau comme épaissi.

En général toutefois c'est directement qu'il mettait le cap sur le turbin et filait la rue, puisque le train ne laissait que le temps précis, déterminé. Et rien dans la rue qui méritât qu'on s'y attarde, rien qui trouble l'habitude acquise des pas. Si pourtant, il avait dû louper le pointage à cause de la rue, un novembre, deux ans de ça. Un gamin en mobylette et une bagnole, celle d'ailleurs d'un gars de la boîte en retard pour l'embauche, ça s'était fait sous son nez. Il avait attendu l'ambulance à venir, le gamin à terre son engin tordu, il y avait dessus un badge de chanteur

de rock et la roue qui n'arrêtait pas de tourner comme dans les films on n'y avait pas touché le temps que les flics se ramènent. Mais sinon le train de quarante et un arrivait à moins onze il pointait à moins trois, sauf retard du train qui lui bouffe une part des trois minutes de sécurité. Des semaines alors il pointait à moins une, voire juste avant que le bazar ne passe au zéro un fatal, il fallait parfois cavalier.

Certains emmenaient leur carton chez eux : on les voyait qui sortaient le bidule précautionneusement de leur poche intérieure du veston ou bien, et c'était plus rigolard, du fond de la mallette tenue alors oblique sur les genoux, les reins cambrés puisqu'une main devait retenir sur les cuisses la mallette ouverte, à fouiller dans les cartons de loto, entre le parapluie en diagonale et le casse-croûte, oblong dans un papier bien propre avec un élastique, ou le brillant froissé d'un papier alu réutilisé ça c'était les types mariés, plus l'inévitable magazine maison moto ou bagnole. Lui il s'en faisait des pronostics du trésor aperçu, au vu de la gueule du bonhomme. Évidemment ceux-là étaient avantagés puisque n'ayant pas à se farcir de détour, ils pointaient à la première pendule venue et passaient tranquille ensuite au vestiaire, ça leur faisait presque la minute de gagnée. Mais se balader avec ce machin dans sa poche lui ça lui aurait plutôt filé des boutons, carton aux heures imprimées salement, tout de travers, bleu et rouge alternés, sali en haut à la marque des doigts, corné en bas là où trois fois par jour cinq fois la semaine se déclenchait le clic-clac. Lui laissait son carton à l'emplacement normal de son

matricule dans l'anonymat du panneau. À gauche le matin à droite le soir, dans le sens où on passait devant la boîte jaune. Et ne se gênait pas pour dire que tout ce truc-là c'était du féodal, à qui voulait l'entendre.

Dès la rue prise il y avait bien quelques poignées de main, les premières. Alors rouler le journal dans la poche, mais dispensé encore de paroles, à moins que vraiment ce soit un pote, on en restait plutôt au salut mec ça gaze et pas plus, et sur le temps ce qu'il y avait à en dire. Encore que sur le temps il n'avait besoin de personne pour s'en faire les remarques tout seul, triste saison. Et d'autant que ce n'était que dans la rue qu'il s'en apercevait, du temps, de chez lui au métro il va les yeux fermés, il lui faudrait des allumettes sous les paupières. Et puis il pouvait bien pleuvoir ici et pas sur Paris, avec la neige c'était flagrant qu'ici les voitures en trimbalent alors que rien à Paris, ça il l'aurait vu. Et ce vent toujours, en pleine poire, tout au long dans l'enfilade malgré les pans resserrés de l'anorak et les mains raidies au fond des poches. Marcher, ce n'est pas le genre de paysage qui pousse à flâner.

Et glissant le trottoir sous la pluie, si souvent la pluie. Une couche grasse par terre devant les boutiques. Et les poubelles, tout au long à déballer leurs mêmes déchets bien domestiques, que l'œil se met à fouiller avant même de se rendre compte que l'on regarde. Détourner la vue, mais pas de trop parce qu'ici avec les clébardes mieux vaut savoir où on met les pieds. Ce vieux c'est chaque matin qu'on le croise à faire pisser le sien, juste sous les boîtes aux lettres de la poste. Et c'est au printemps de quelle année,

chaque jour ici même cette porte de H.L.M., qu'en plus il s'était toujours demandé comment on pouvait bien y crécher, là-dedans, deux mois durant la pou-belle coiffée joliment des couches blanches repliées d'un moutard, la merde en sandwich à déborder doucement, cette odeur si fade qui lui revenait maintenant sans luper rien qu'à la vue de l'endroit. Puis l'ouverture de l'épicerie sur la droite. Après cela, une fois l'école passée, tranquille, plus de boutiques personne sauf ceux comme lui face au vent à se traîner, frôler longer des murs anonymes, entrepôt puis marchand de charbon, des affiches. Le dernier troquet plat du jour. Celui-là, de la tôle il ne devait pas y en avoir beaucoup qu'il ne connaisse pas. Chez Daniel ça s'appelait, au coin de la petite rue à droite qui rejoint le quai de Seine. Eux leur portail s'ouvre sur cette rue transverse et sottte, enfermée dans ses murs, celui de leur boîte et en face celui d'une autre tôle dont il ne connaissait même pas le nom il n'était jamais allé voir plus loin.

Il la savait, cette rue, comme si avant de s'engouffrer dans le turbin il eût multiplié les repères où s'accrocher dans la micrologie du visible pourtant là si pauvre, prendre le signe et le sauver du banal. Comme s'accrocher, oui, au-dehors. Le poteau avec l'affiche enroulée, si vieille, déteinte, illisible presque, c'était pour un bal de quelque chose. Ou la flaque qui de septembre à juin n'avait jamais le temps de sécher. Sauf une fois, ça devait faire un an, qu'ils y avaient balancé des graviers, mais eux tous qui faisaient soir et matin le trajet en traînant de la semelle,

elle s'était refaite bien vite, identique à ce qu'elle avait toujours été, et ils avaient recommencé à la contourner en rasant le mur sur un mètre ou deux. Suivant le temps on voyait cette sorte de gué, avec les traces de godasses dans la boue. Un sens de traces le matin, un autre le soir, une fois il s'était débrouillé pour filer le premier et y marquer la première empreinte.

Suivant les quinzaines s'y inversait le stationnement, et cela le surprenait sans manquer, que dans cette rue sans maisons les gars parviennent à démêler le côté pair de l'impair. En tout cas ça ne loupait jamais. Non pas tant la fin de mois, puisque la paye, la carte orange, on la sait, mais plutôt le milieu, le quinze, qui l'attrapait, à tomber comme ça n'importe quand dans la semaine. Les voitures, qu'il retrouvait d'un jour l'autre garées dans le même ordre presque, celles des gars qui avaient embauché deux heures plus tôt, et toujours la dernière avant la boîte c'était une Peugeot blanche, il avait fini par repérer à qui, avec une réclame de boîte de nuit sur la Côte d'Azur en pare-soleil, juste en plein sous le panneau

STATIONNEMENT INTERDIT

SORTIE D'USINE

comme un défi. C'était le même type qui, aussi loin qu'il s'en rappelât, dès la sirène du soir galopait avant tout le monde pour barrer plus vite, ce moment où de chaque atelier tous sont massés au bord de la ligne jaune, sitôt le signal fonçait à toute pompe, blouse au vent c'était son truc son distinguo, le jeu était de ralentir on riait, chahutait. Et cela durait depuis le temps, oui, quand il était rentré dans cette boîte

c'était déjà cela. Puis le portail. Avant l'heure ouvert en grand et si en retard fermé aux deux tiers, une porte sur rails, des tôles peintes en vert sombre. Et tous leurs pas y convergeaient, dans une odeur d'égoût à cause d'un truc chimique qui ressortait là précisément, l'usine d'en face qui leur balançait ça. Surtout les jours de froid, cette vapeur comme attiédie ou de laine brûlée, quelque chose de âcre et pourtant chaud. Arrivaient d'en face ceux dont la tire était garée sur le quai, et pas rare qu'il y attende tel ou tel de son service ou de connaissance. Il y avait la ligne du rail à franchir, un double trait de fonte polie, seuil bien délimité sous la loge à gauche des gardiens, les matons on les appelait. L'un assis au guichet, le chef debout derrière, ils étaient même souvent trois on remarquait surtout les dorures, galons de veste épaulettes et casquettes. Eux tous obligés d'ainsi chaque jour se laisser. Dévisager, sans recours.

Rares les semaines qu'il n'y avait pas là distribution de tracts, le syndicat ou bien si les gars les mêmes étaient restés devant la porte, le Parti. Parfois les gauchards, mais vraiment par exception. Chaque fois les copains du syndicat ça faisait quelques mains à serrer, bien sûr il les connaissait mais surtout ça lui plaisait d'ainsi s'afficher bien ouvertement devant les gardiens qui avaient toujours l'air ces jours-là de se trémousser un peu plus dans leur cagibi, comme l'air de causer trop haut ou de hausser les épaules. Non pas d'ailleurs qu'ils soient contre, mais plutôt jouer une indignation très professionnelle pour quand passaient les chefs, malgré la répétition des distributions

où variait surtout le nombre des gars mobilisés. Qui lui donnait d'emblée une idée de l'importance du papier, l'appréciation presque barométrique du climat, voire une approximation du nombre des tracts balancés à terre dès l'entrée du hall ou serrés pliés bien en évidence sur l'établi, quand c'était celui sur les grilles de salaire où l'on donnait des chiffres. Et si lui arrivait dans les derniers, ou s'il pleuvait de trop, il ne restait plus qu'un gars, voûté replié, qui tendait le papier comme nerveusement, d'un geste délimité à la détente du coude. Il y avait la cour à traverser, la cour c'est vite dit puisqu'il n'y avait que trente mètres à faire et encore. À droite contre le mur le garage à vélos, et garées devant les voitures de service, des deux pattes camionnettes trois grises deux vertes, devant un grillage, un enclos avec au fond la baraque en préfabriqué du C.E., le comité d'entreprise. En face du portail la réception marchandises, un grand trou noir parce que les petits colis le vrac n'occupaient que la lisière du quai de chargement si commode pour les meetings, le plus gros de l'espace laissé aux métaux, tubes feuillards tôles ou rondins empilés qu'un pont roulant transbordait pour les engranger derrière par le travers d'un rideau souple de plaques de nylon, avant que débités ils commencent à circuler vers usinage soudure tôlerie, deux frères des costauds, des Africains avec des gants qui maniaient là pince et élingue, été comme hiver.

Les petits colis c'était pour un qu'on appelait Basile, un Guadeloupéen très grand posté sur son quai tout au long de l'embauche à regarder les autres

passer, les mains sur les hanches, un gars qui traînait partout dans la tôle depuis le plus perdu des magasins jusqu'aux bureaux du premier étage avec son chariot même vide, parlant foot salut Basile. On entrait par une petite porte dans le mur de brique qui faisait tout le long du hall, avec devant la réserve des bouteilles, oxygène acétylène pour les chalumeaux, argon hélium plus azote en bonbonne, une porte à double battant de caoutchouc noir renforcé en bas, transparent en haut, jaunasse vaguement pour laisser passer les fenwicks, en général ils klaxonnaient, d'autres fois valait mieux se garer en vitesse, un surtout, qui y allait pas mal sur la picole, Attila, descendait jamais de son élévateur, que pour aller pisser, et encore. Lui en principe aurait dû transiter par le vestiaire, et c'est ce que la première année il avait fait, c'était le règlement intérieur affiché près de chaque pointeuse, et tous presque étaient bien obligés de prendre cet escalier de fer posé sur l'extérieur du mur, d'un raide pas possible, se grimpant l'équivalent de deux étages. C'était chouette sous la pluie les tôles noires ajourées des marches étroites on n'y montait pas deux de front, et sans palier, avec une rambarde tordue luisante. Pourtant bien six cents gars qui devaient se les fader au matin comme au soir. Cette impression, plaqué contre le mur. Et les graffiti qui avaient osé déborder le dedans pour venir se graver d'un couteau irrégulier et maladroit sur la brique salie de traînées noires, un surtout qui disait : ici sèche ta queue t'as plus que tes rêves, l'escalier s'arrêtait brusquement contre la porte étroite une vraie poterne en fer gris que le minium

écaillait de larges taches rouges, la poignée entourée d'un halo sombre, dégradé. Les vestiaires, quand on entrait, c'étaient des paquets d'armoires vertes, ce vert militaire, où chacun reprenait le bleu la blouse de la semaine, sa senteur de la veille sauf au lundi, relent aigre et mêlé de sueur qui anticipait sur l'huile des machines. Et les croquenots dont on touchait une paire l'an, au bout renforcé de ferraille, aux lacets en ficelle, que chacun extrayait du casier et jetait sur le ciment du bout des doigts.

Une humidité vague qui perlait là-dedans, et insistante sur le jaune des murs, la rangée de lavabos avec ce système de tuyau percé, on ouvre le robinet et cela se met à gicler symétriquement mais inégal jusqu'à l'autre bout de la cuve, puisque lavabo ce n'est pas pour eux de la céramique mais cette tôle incurvée d'où la peinture a disparu par plaques sous la rouille, avec des agrégats de savon durci dans les coins. Prendre dans la paume la pâte grise, sableuse, dans la boîte une seule pour tous et maculée, comme pour le distributeur de papier un seul pour les huit chiottes, planté sur l'extérieur de la porte, qu'on voie bien combien t'en prenais de feuilles des fois que. La première année il n'y avait pas causé à grand monde, l'anonymat des mouvements, le passage rapide, comme furtif, regardant droit devant soi, du pantalon au bleu, les silhouettes penchées en chaussettes, les vieux en slip blanchâtre largement échancré, un triangle pendant au gonflement visible, les plus jeunes sanglés dans une forme horizontale, élastique et colorée comme sur les pubs. Mais les remugles. Aucun dans sa

rangée n'était de son atelier, le premier jour on lui avait refilé tout ensemble son carton, la boîte à clous rodée par trente-six mains, deux cadenas un pour la boîte l'autre pour le casier. Il s'en était dégotté un dont la serrure n'était pas trop esquinée, depuis le temps qu'il n'y allait plus elle devait être défoncée, il y avait laissé une vieille paire de pompes, le reliquat de journaux et de tracts de l'époque. Il pensait même y avoir oublié une lettre de sa mère, c'est ce qu'il aurait voulu récupérer il avait cherché en vain la clé perdue. Une chance qu'il ait pu s'arranger ce coin près de son poste, un clou à l'abri pour y accrocher les fringues au porte-manteau, une chaise pour la pause à midi. Il y en avait peu comme lui qui évitaient le vestiaire, qui pourtant l'auraient souhaité, passer au travers de la bousculade du soir, la queue où l'on se pressait en file devant la pendule. Et cette corvée le petit jaune, quand les verrières éclairaient à cru les gars à servir le ricard, les prétextes classiques des pots, anniversaire, nouvelle bagnole ou pari perdu, suffisaient chaque vendredi pour que les habitués s'y retrouvent ensuite chaque midi provision toujours faite et soutenue d'une raison argumentée qui menait bien d'une bouteille l'autre. Une planche en travers du lavabo et l'alignement disparate des verres, un bon ouvrier a toujours son verre avec soi refuser eût été une injure, lui mal à son aise d'y repenser maintenant sauf à dire que c'est chance qu'il ait pu là-bas s'arranger ce coin, c'étaient ses débuts dans la vie, peut-être aujourd'hui réagirait-il autrement sait-on, il avait bien lui aussi ses périodes, bière ou apéro l'attente plus douce.

Désavantage pourtant à ne pas transiter par le vestiaire, c'est ce crochet qu'il avait à faire inutilement, parce que le vestiaire on en descend vers l'atelier par le fond du hall juste sur la pointeuse. Alors au lieu de pouvoir filer directement à sa place il avait à se taper l'aller-retour pour rien jusqu'à leur pendule et le tableau des cartons, une qu'on aimait bien celle-là, pas trop dans le chemin des charrettes pour les arrangements les combines, et puis le soir aussitôt qu'elle avait passé cinq heures quatorze, un bon coup de latte dans les gencives elle n'attendait pas la minute pour donner le quinze salvateur. Ce qui était pénible n'était pas tant ce chemin, après tout c'était du temps payé, pour sa moitié du moins, et faire ça ou peigner la girafe, que le bruit, puisque le hall à traverser c'était l'atelier tôlerie, les chaudronniers avec leurs cisailles y coupaient du six-huit millis d'un seul claquement, plus les coups secs des presses ou ceux résonnants des marteaux, les types y bossaient avec des casques ou du coton comme une touffe blanche à dépasser des oreilles mais ça n'empêchait pas les vieux d'être bien tous plus qu'à moitié sourdingues. Et pas rare qu'un soudeur ait laissé son rideau ouvert, alors l'éclair violet de l'arc ou crépitante la gerbe jaune des éclats d'une meule, on marchait en tendant la main face aux yeux puisque le gus n'allait pas s'arrêter de gratter à chacun qui passait, eux bossaient en équipe, commençaient sur les six heures et pas de leur faute si.

Une fois sorti de là-dedans c'était plus peinard, on passait au câblage, moins de boucan. On sentait sur la figure la bouffée d'une bouche d'air chaud, une

odeur de mazout collait à la peau, avant celle des plastiques neufs. Les gars plus relax, ils étaient dans les rares à pouvoir gratter assis, il les connaissait bien sûr, et les jours de retard ils ne risquaient pas de le louper, chacun y allait de sa petite vanne, histoire de ne pas manquer au rituel qui l'accompagnait alors tout au long de la travée, le genre panne d'oreiller et variantes. Cela faisait qu'une fois arrivé à son coin et posé sur sa chaise, avant de passer la blouse et de s'y mettre, c'était comme une étape, le réveil enfin ou le réveil seulement.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-TROIS MAI DEUX MILLE ONZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 4425
N° D'IMPRIMEUR : 110050

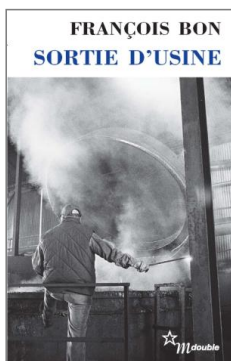
Dépôt légal : septembre 2011

Extrait de la publication

DANS LA COLLECTION « DOUBLE »

Henri Alleg, *La Question*.
Yann Andréa, *M. D.*
Pierre Bayard, *L’Affaire du chien des Baskerville*.
Pierre Bayard, *Qui a tué Roger Ackroyd ?*
Samuel Beckett, *L’Innommable*.
Samuel Beckett, *Malone meurt*.
Samuel Beckett, *Mercier et Camier*.
Samuel Beckett, *Molloy*.
Samuel Beckett, *Watt*.
Michel Butor, *L’Emploi du temps*.
Michel Butor, *La Modification*.
Éric Chevillard, *La Nébuleuse du crabe*.
Éric Chevillard, *Oreille rouge*.
Éric Chevillard, *Palafox*.
Éric Chevillard, *Le Vaillant petit tailleur*.
Marguerite Duras, *Détruire dit-elle*.
Marguerite Duras, *Emily L.*
Marguerite Duras, *L’Été 80*.
Marguerite Duras, *Moderato cantabile*.
Marguerite Duras, *Savannah bay*.
Tony Duvert, *L’Île Atlantique*.
Jean Echenoz, *Cherokee*.
Jean Echenoz, *L’Équipée malaise*.
Jean Echenoz, *Les Grandes Blondes*.
Jean Echenoz, *Je m’en vais*.
Jean Echenoz, *Lac*.
Jean Echenoz, *Nous trois*.
Christian Gailly, *Be-Bop*.
Christian Gailly, *Les Évadés*.
Christian Gailly, *L’Incident*.
Christian Gailly, *K.622*.
Christian Gailly, *Nuage rouge*.
Christian Gailly, *Un soir au club*.
Anne Godard, *L’Inconsolable*.
Bernard-Marie Koltès, *Une part de ma vie*.
Hélène Lenoir, *La Brisure*.

Hélène Lenoir, *L'Entracte*.
Hélène Lenoir, *Son nom d'avant*.
Robert Linhart, *L'Établi*.
Laurent Mauvignier, *Apprendre à finir*.
Laurent Mauvignier, *Dans la foule*.
Laurent Mauvignier, *Des hommes*.
Laurent Mauvignier, *Loin d'eux*.
Marie NDiaye, *En famille*.
Marie NDiaye, *Rosie Carpe*.
Marie NDiaye, *La Sorcière*.
Marie NDiaye, *Un temps de saison*.
Christian Oster, *Loin d'Odile*.
Christian Oster, *Mon grand appartement*.
Christian Oster, *Une femme de ménage*.
Robert Pinget, *L'Inquisiteur*.
Robert Pinget, *Monsieur Songe* suivi de *Le Harnais et Charrue*.
Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*.
Jean Rouaud, *Des hommes illustres*.
Jean Rouaud, *Pour vos cadeaux*.
Eugène Savitzkaya, *Exquise Louise*.
Eugène Savitzkaya, *Marin mon cœur*.
Inge Scholl, *La Rose Blanche*.
Claude Simon, *L'Acacia*.
Claude Simon, *Les Géorgiques*.
Claude Simon, *L'Herbe*.
Claude Simon, *La Route des Flandres*.
Claude Simon, *Le Tramway*.
Jean-Philippe Toussaint, *L'Appareil-photo*.
Jean-Philippe Toussaint, *Faire l'amour*.
Jean-Philippe Toussaint, *Fuir*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Télévision*.
Boris Vian, *L'Automne à Pékin*.
Tanguy Viel, *L'Absolue Perfection du crime*.
Tanguy Viel, *Insoupçonnable*.
Antoine Volodine, *Le Port intérieur*.
Elie Wiesel, *La Nuit*.



François Bon
Sortie d'usine

Cette édition électronique du livre
Sortie d'usine de François Bon
a été réalisée le 17 juin 2011
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321855).

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707322135